

JOURS DE PUBLICATION :

Mardi et Vendredi.

LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE.

ABONNEMENT :

Deux Piastres par An.

Bureaux et Imprimerie : Place du Marché.

ETRANGER.

Troubles en Russie.

On écrit de Saint-Petersbourg 30 juin à la Presse de Paris :

Depuis quelques jours, il n'est question ici que d'arrestations opérées non-seulement à Saint-Petersbourg et à Moscou, mais encore dans les gouvernements de la grande et de la petite Russie ; on attribue ces mesures de rigueur à la découverte d'un complot dans le parti slave, et, d'après les bruits les plus accrédités, ce serait toujours le but de l'échafaudage tenté en 1825 lors de l'avènement de l'empereur Nicolas, que les conjurés continueraient à poursuivre après trente années qui ont laissé les partis en présence et les passions politiques dans toute leur irritation.

On donne comme très positif que parmi les personnes arrêtées figurent quatre généraux en service actif, deux professeurs de l'Université de Moscou et un professeur de l'Université de Kew. Le bruit est universellement répandu que le vieux général Yermoloff est gardé à vue. C'est ce vieillard qui, après avoir boudé si longtemps contre le dernier empereur fut appelé à Saint-Petersbourg par son successeur, Alexandre II, et nommé par le nouveau czar au commandement en chef des milices mobiles.

Nous avons annoncé déjà que le vieux général avait donné sa démission de ces importantes fonctions pour ne pas se trouver sous les ordres des généraux appartenant au parti allemand Siewers, Grabbe et Berg, quand les milices furent envoyées en Finlande et en Gourlande, où ces trois officiers ont un commandement supérieur.

Outre les personnes que je viens de vous indiquer, on cite encore, parmi les arrêtés, le prince G. W. y, fils d'un ancien ministre et très-connu par ses opinions et ses tendances libérales.

On ajoute même que plusieurs officiers de l'armée et même de la garde de l'empereur ont été également mis en état d'arrestation.

Théâtre de la Guerre.

Crimée, 30 juin.

Jamais le siège n'a été si paisible qu'en ce moment. Quelques coups de canon tirés de temps à autre sont là seuls pour attester la présence des deux armées ennemies. On chemine sur Malakoff par des boyaux en zigzag qui nous rapprochent chaque jour de cette formidable position et permettent d'en mieux apprécier les défenses. Deux batteries considérables sont en construction. A droite du ravin du Carénage, dans les ouvrages Lavarande, on en établit trois qui auront pour mission de balayer la rade et de canonner la flotte, si elle se présente lors d'une nouvelle attaque.

On songe aussi à une batterie spéciale qui, de cette distance (2,500 à 3,000 mètres), enverrait des bombes et des obus dans le fort Constantin. Ces batteries pourraient faire du mal à

Pennemi, mais, de l'aveu de tous, elles auront beaucoup à souffrir des batteries russes amoncelées sur la rive nord de la rade. Des officiers doutent même que l'on puisse se maintenir sur ce point. Les Russes ne restent pas inactifs. Malakoff grossit tous les jours ; la batterie du Phare et celle de Gringalet augmentent à vue d'œil et gêneront la droite des batteries Lavarande.

Notre gauche, les Russes ont terminé, à l'intérieur de leurs lignes, une série de batteries entées sur un ouvrage qui se trouve entre le bastion du Mât et le bastion Central.

Les nouvelles de Kamiesch annoncent le départ d'une flottille anglaise pour Ghénérchi. Il s'agit de s'opposer aux travaux des Russes, qui semblent s'être mis immédiatement à l'œuvre pour rétablir le pont de communication avec la Flèche d'Arabat. On parle aussi de pénétrer dans la mer Patriote, si le tirant d'eau le permet. Les Russes ont, sur cette partie si bizarrement découpée de la côte de Crimée, d'énormes approvisionnements en chair fraîche ; on voudrait tenter d'enlever leurs troupeaux. On dit encore qu'un bon nombre de bâtiments s'étaient réfugiés dans le Don et en sont sortis. Probablement, les premiers coups du commandant Osborn seront pour eux.

Du côté de la Tcherniaïa, tout est parfaitement tranquille ; il est probable que les Russes sont décidés à nous attendre sur un terrain qu'ils ont préparé de longue main, et qu'ils ne viendront pas nous attaquer dans nos positions. Cependant, ils ont fait hier une assez forte reconnaissance, qui est venue jusqu'à la Tcherniaïa, dans la partie rapprochée d'Inkermann, où nous ne sommes pas ; quelques-uns voient dans cette reconnaissance la probabilité d'une attaque prochaine, mais le plus grand nombre n'ose pas espérer que les Russes nous fournissent ainsi l'occasion d'un succès.

Beaucoup des hommes touchés le 18 sont déjà rentrés dans leurs régiments. On fait une forte batterie à la pointe du Carénage ; on doit y mettre des Lancasters, des mortiers à plaque et des canons du plus gros calibre. Le général Regnault de Saint-Jean d'Angely a repris le commandement de la réserve, composée de la garde.

Le général Bosquet est de nouveau à nos attaques de droite ; à nos attaques de gauche, on n'a rien fait, et on est à peu près assuré qu'on rencontrerait de ce côté des difficultés très grandes, qui disparaîtraient presque complètement quand on aura Malakoff. Toute l'attention est donc concentrée sur ce point, et l'importance que les Russes semblent attacher à cette position démontre très clairement que c'est en effet l'entrée de la ville.

Les troupes piémontaises perdent toujours beaucoup de monde ; le choléra a diminué dans le corps turc qu'Omer-Pacha a conduit dans la plaine de Balidar.

Le passage suivant d'une lettre écrite de Iénikalé, le 8 juin, et communiquée au Courrier de Marseille, nous a paru assez curieux pour être reproduit :

« Nous vivons à Iénikalé dans l'abondance de toutes choses, dans un repos fort agréable. Je me réserve de vous raconter les épisodes de l'occupation de Kertch et d'Iénikalé, de notre contact avec les populations de ces pays bizarres plus qu'on ne saurait croire ; je me réserve en particulier le droit de faire à mon oncle *** un atroce procès sur les difficultés de la navigation dans les mers de ce pays.

« Les Russes (nous le voyons dans leur défense et dans leurs attaques) sont les gens les plus rusés du monde ; l'astuce de ce peuple-là n'est pas suffisamment connue et dévoilée ; c'est par ruserie qu'ils ont fait à la mer Noire et à la mer d'Azoff une aussi atroce réputation. Ces deux mers, à l'état normal, sont comme d'huile (pour parler comme les Marseillais).

« Nous avons, sur quelques points, mis la main sur de très grands troupeaux, plus surtout un très grand nombre de vaches laitières. Ces dernières ont été embarquées pour l'usage de ceux de nos camarades de Sébastopol qui peuplent les ambulances. Les troupeaux pris aux populations des campagnes les plus pauvres du monde ont ruiné ces populations ; c'est là le côté navrant, le côté abominable de la guerre. Heureusement que nous sommes bons ; nous nourissons les gens que nous avons ruinés ; pas un soldat français qui ne donne au moins du biscuit aux habitants qui ont faim. Aussi dit-on ici comme ailleurs : *Bonno Français !* »

On lit dans le Journal de Constantinople :

« Mlle Nightingale, qui a fait preuve d'un si beau dévouement dans les hôpitaux anglais établis sur les rives du Bosphore, est revenue ces jours derniers de la Crimée à bord du yacht à vapeur de lord Ward, le London, accompagnée de M. Hill-Wellesley, du docteur Curquwyn, médecin de lord Ward, et de M. A. Soyer, chef culinaire du gouvernement anglais, qui s'était rendu en Crimée pour améliorer le système de cuisson des rations du soldat, et introduire sa nouvelle méthode culinaire dans les hôpitaux.

« Mlle Nightingale s'était extrêmement fatiguée en visitant les hôpitaux du camp et de Balaklava, en plaçant et organisant dans chacun des grands établissements quelques-unes des sœurs de charité sous sa direction, afin d'adoucir autant que possible les souffrances du soldat malade. Elle fut saisie par l'implacable fièvre de la Crimée, et ce ne fut que les instances répétées des médecins et les pressantes sollicitations de ses amis qui ont pu la décider à quitter Balaklava. »

Le journal publie, à la suite de ces lignes, un sonnet français adressé à miss Nightingale par M. A. Soyer, et daté de Balaklava, le 3 juin, pour Pengager à revenir à Constantinople.

Tous ses préparatifs de guerre achevés, dans la nuit du 5 au 6 mai le consul quitta Paris pour se rendre à Dijon, sous le prétexte d'inspecter lui-même cette armée de réserve, dont le quartier général avait été établi dans l'antique capitale des ducs de Bourgogne. Cette nouvelle armée était magnifique et presque entièrement composée de vieux soldats, qui tous avaient fait leurs preuves. Cependant la plupart d'entre eux ne connaissaient le premier conseil que de réputation, parce que les corps auxquels ils avaient appartenu jusqu' alors n'avaient point servi avec lui, soit dans ses premières campagnes d'Italie, soit en Egypte. Parmi les régiments de la division Victor, que Napoléon devait plus tard doter du bâton brodé d'abeilles, le 17e régiment d'infanterie légère se faisait distinguer tant à cause de sa belle tenue que du nombre de chevrons qu'il comptait dans ses rangs. Et puis, ce 17e régiment avait fait partie autrefois de l'illustre 36e demi-brigade, à laquelle l'armée avait décerné le titre tout à la fois terrible et glorieux de *brigade infernale*.

Le 17e léger était donc à Dijon, attendant patiemment, comme tout le monde, qu'il pût au premier consul de franchir les Alpes et d'anéantir les Autrichiens, et passait le temps comme les soldats des autres corps avaient coutume de le passer ; c'est-à-dire que le matin ils allaient aux exercices, et le soir à la cantine de leur vivandière, la mère Marguerite, fille majeure depuis plu-

CANADA.

M. de Belveze a Montreal.

Dans notre dernier numéro nous avons annoncé avec quel enthousiasme M. de Belveze, ainsi que les officiers qui l'accompagnent, ont été reçus à Montréal. Nous donnons ci-dessous les diverses adresses qui ont été présentées, ainsi que les réponses, que nous empruntons au Pays :

A. M. DE BELVEZE, COMMANDANT DE LA DIVISION NAVALE DE FRANCE A TERRE-NEUVE.

Monsieur, Votre arrivée parmi nous a combié de joie tous nos concitoyens, et l'immense foule qui vient avec moi vous souhaiter la bienvenue, témoigne d'une manière trop vive l'impression profonde qu'elle a faite sur notre population pour que je puisse rien ajouter au témoignage de la satisfaction générale.

M. le commandant, rien ne doit vous surprendre dans cette cordiale réception ; la population tout entière a compris tout ce qu'elle devait au noble marin français, chargé par Sa Majesté l'Empereur des Français, d'une mission spéciale auprès des autorités du pays, et c'est pour cela qu'avec nous, elle ne négligera rien pour rendre utile et agréable votre séjour parmi nous.

Toutes nos institutions religieuses et civiles s'empresseront de vous ouvrir leurs portes, et nous avons une trop bonne opinion de nos concitoyens pour ne pas croire qu'ils agiront envers vous et vos dignes officiers de manière à laisser dans votre mémoire un souvenir de l'hospitalité qu'ils vous auront offerte.

Nous avons compris que votre mission parmi nous était de la plus haute importance ; qu'elle allait ouvrir à notre commerce international une porte plus large, et que l'échange de nos produits amènerait pour l'un et l'autre peuple des résultats considérables, dans l'industrie, les sciences et les arts.

Nos forêts, il est vrai, ne sont pas ce qu'elles étaient lorsque votre illustre devancier le navigateur de St. Malo, foula le premier la plage d'Hochelega ; la civilisation importée par le célèbre marin, a reculé les bornes de la forêt vierge, mais elles sont immenses nos forêts et fourniront toujours assez de bois de construction pour alimenter les chantiers des marines alliées. Notre pays d'ailleurs contient d'immenses ressources que le génie de nos deux grandes nations sauront exploiter pour le bien-être de tous.

Bientôt, nous l'espérons, la France et l'Angleterre alliées et armées pour une guerre sainte feront connaître au monde entier que le régime de la tyrannie est passé et que le sort des peuples est assis sur des bases plus solides. Alors, M. le commandant, votre vaisseau arborera le drapeau de la victoire, et célébrera ce fait immense par des salves d'obédience ; dans ce grand jour qui ne peut tarder à venir et que nous espérons même célébrer avec vous (tant est grande notre espoir dans la puissance des nations alliées) toutes nos rivalités préjudiciables auront disparu pour faire place à l'harmonie, au progrès des sciences et des arts, et notre florissante cité n'oubliera jamais que vous, M. le commandant, êtes venu inaugurer parmi nous cette ère de bonheur.

Puisse votre haute mission avoir le résultat désiré, et puissiez-vous remporter dans votre beau pays un bon souvenir de votre séjour parmi nous.

Recevez donc, M. le commandant, la bienvenue de notre ville.

WOLFRED NELSON, Maire.

M. de Belveze répondit en ces termes : M. le Maire, Messieurs, L'alliance de la France et de l'Angleterre ont été passagère et stérile, si les deux Souverains illustres qui gouvernent ces deux grands pays l'avaient réduite à préparer la guerre et à donner des chances à la fortune des armes.

« Le but de l'alliance est plus grand et plus noble, ses efforts seront bien autrement heureux pour l'avenir de la civilisation. La guerre d'Orient, il faut l'espérer, sera un incident qui aura couvert nos drapeaux d'une commune gloire, et préparé au monde une nouvelle ère de paix et de prospérité.

« La mission que je remplis ici est un jalou planté dans cette voie large et féconde ; vous l'avez ainsi compris, messieurs, et les honneurs qui accueillent le premier bâtiment français qui, depuis près d'un siècle, a remonté les eaux du St. Laurent, s'adressent surtout à la Reine et à l'Empereur dont le règne sera plus illustre par cette politique d'amitié et de progrès que par les plus brillants exploits militaires.

« Votre accueil sympathique est donc un encouragement pour tous ; nos navires marchands viendront bientôt, j'espère, sur vos rades, ils échangeront nos produits contre les vôtres, et ainsi seront renoués les liens de la France et du Canada. Le temps des conquêtes est passé ; cette parole tombée du haut d'un trône, explique ma présence ici ; l'objet de mes investigations et de mes recherches et de la bienveillance qui m'accueille partout, dans les régions officielles comme dans la rue, est une preuve qu'elle est comprise unanimement comme l'a voulu l'Empereur.

« Veuillez agréer l'expression de ma profonde gratitude pour l'honneur que vous avez bien voulu me faire, en me portant votre adresse.

Le Capitaine de vaisseau, Chef de division, Commandant la Capricieuse, DE BELVEZE.

Montréal, 28 juillet 1855.

L'hon. John Young, président du Bureau de Commerce, lui présenta ensuite l'adresse suivante :

A. M. DE BELVEZE, COMMANDANT DE LA DIVISION NAVALE DE FRANCE A TERRE-NEUVE.

Monsieur, — Le Conseil du Bureau de Commerce de Montréal à l'honneur de vous offrir ses félicitations sur votre arrivée en cette ville, et de vous exprimer le vif intérêt qu'il prend, ainsi que le corps commercial, qu'il représente, dans le but de votre mission en ce pays. Ils croient que les informations sur les ressources commerciales de cette province, telles qu'elles peuvent que vos recherches et vos observations vous permettront de donner à votre gouvernement, jointes à l'adoption d'un règlement fiscal éclairé, peuvent conduire à un commerce important et sans cesse croissant, — qui ne peut manquer d'être très avantageux aux deux pays. Ils éprouveront un grand plaisir à vous fournir, durant votre séjour parmi nous, toutes les informations qu'il sera en leur pouvoir de vous donner sur les ressources de la province et les moyens d'étendre ses rapports commerciaux avec votre pays. Nous avons l'honneur d'être,

Vos très respectueux,

JOHN YOUNG, Président.

JOHN D. DINNING, Secrétaire.

28 juillet 1855.

M. de Belveze répondit comme suit :

Messieurs, — Vous connaissez le but du voyage de la Capricieuse, et l'intérêt que vous prenez dans le succès de sa mission, prouve combien vous appréciez son utilité.

« Les reminiscences d'une origine commune qui donne à votre réception un caractère si sympathique, loin d'être pour nous une source d'appéhension, ne rendent que plus claire, plus libre et plus simple ma situation au milieu de vous. Qu'honneur et gratitude, messieurs, soient rendus aux chefs des deux gouvernements, qui, par leur politique amicale et de progrès, ont rendu possible, même au milieu d'une grande et honorable guerre, de faire des préparatifs pour étendre et activer les intérêts commerciaux. Ce sont ces relations, c'est l'établissement d'un commerce direct entre la France et le Canada, que je suis chargé d'étudier et de faire connaître.

« Par votre intelligence, messieurs, par votre bonté si expansive et si honorable, ma tâche sera rendue facile ; et lorsque la France et l'Angleterre auront accompli l'Orient la mission que la Providence leur a imposée, d'assurer la paix du monde, vous et vos marchands pourrez unir votre pays au nôtre par le lien le plus désirable et le plus profitable, le lien du commerce — le seul lien qui unit deux nations dans des relations réciproques de liberté et d'amitié.

« Acceptez, messieurs, mes remerciements pour l'adresse que vous m'avez présentée aujourd'hui.

J. BELVEZE.

M. de Belveze ayant terminé sa réponse, le président de l'Institut Canadien lui présenta l'adresse suivante au nom de cette société littéraire :

A MONSIEUR DE BELVEZE, COMMANDANT DE LA DIVISION NAVALE DE FRANCE, A LA STATION DE TERRE-NEUVE.

Monsieur le Commandant, — L'accueil enthousiaste qui accueille en ce moment le drapeau de la France, sur les plages de son ancienne colonie, ne traduit qu'incomplètement les sentiments qu'éveillent parmi notre population, les souvenirs d'une commune origine avec les braves marins que vous commandez avec autant d'honneur pour vous-même que d'avantage pour le gouvernement de Sa Majesté Impériale de France.

Dans le concours que se prêtent toutes les origines pour vous souhaiter la bienvenue, l'Institut Canadien, dont la mission est de propager la science en général et les lettres françaises en particulier, avait un double devoir à remplir auprès de vous : celui qu'il a déjà accompli nos corps politiques et civiques, en saluant votre passage au milieu de nous, et en second lieu celui d'exprimer au représentant officiel de la France la profonde reconnaissance des membres de cette institution pour les actes de munificence dont il vient d'être l'objet de la part du gouvernement Impérial de France, de différentes facultés de l'Institut de France et de plusieurs savants illustres de notre ancienne mère-patrie.

« Les sciences et les arts, qui sont l'objet du culte et des travaux de l'Institut Canadien, ont été, de tout temps, si puissamment développés au moyen des relations commerciales, entre les différents peuples, que la mission dont vous êtes chargé par votre gouvernement devait des l'abord captiver toutes nos sympathies. L'humanité que prend aujourd'hui le gouvernement français par votre entremise, presque simultanément avec l'action bienveillante de vos corps, et de vos hommes savaux à l'égard de l'Institut Canadien, nous fait augurer, une re-

rendus à la Patrie sur d'autres terres que sur celles qu'il a conquises.

— Patras ! les grands mots... répliqua Marguerite. Il m'est avis que vous êtes un de ces bouffe-la-balle dont le Petit-Caporal a coutume de se faire suivre dans ses expéditions... Comment donc qu'ils appellent ça ? un philosophe, un mathématicien, un savant, que sais-je ? c'est enfin quelque chose qui rime dans ce goût-là.

— Un savant, vous savez dit.

— Juste, un savant. Parbleu ! vous faites de belles choses avec vos expériences.

— Si vous avez été à Jemmapes, vous auriez été à même de voir...

— Un peu, que j'ai été à Jemmapes, interrompit la cantinière ; mais vous, meso...

— Je n'y étais pas, c'est vrai ; mais, puis-que vous y étiez, vous devez savoir que c'est aux savants qui ont monté dans le ballon que l'on doit le succès de la journée.

— Plus souvent, dit le capitaine, j'ai pris garde de la perdre ! fit la cantinière en frappant du pied contre terre. On doit la victoire à toute l'armée, et surtout aux volontaires de Commune-Albanche, embrigadés dans la ci-devant infernale, aujourd'hui le 17e léger, avec lequel j'ai l'avantage de coopérer ; et pour être juste, au régiment de cuirassiers n° 3, ci-devant cuirassiers-dauphin, dits gros talons, qui a chargé l'ennemi et a fait sauter ses canons des par-dessus tête... C'est comme ça ; c'est moi qui vous le dis.

FEUILLETON

DU COURRIER DE SAINT-HYACINTHE, Du 3 Aout.

CE QUI EST DIT EST DIT.

A peine premier consul depuis quelques jours, Napoléon comprit tout d'abord la nécessité de frapper un grand coup propre à étonner l'Europe et à élever sa propre renommée. Ses regards devaient naturellement se porter vers l'Italie ; mais comme tous les débouchés lui en étaient fermés, il conçut l'idée d'y pénétrer, à la tête d'une armée, par le point où il devait être le moins attendu, quoique le principe établi par la constitution de l'an VIII interdisait aux consuls le commandement des armées ; mais que peuvent les principes contre de certains caractères et de certaines nécessités ?... Pour sauver la forme, tout en violant le fond, Bernier, auquel avait été confié le ministère de la guerre, fut nommé général en chef de cette nouvelle armée, dite de réserve, bien qu'il fut évident que le premier consul, seul, dû la commander.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir du mois d'avril 1800, au milieu d'un travail sur l'instruction publique, Napoléon se re-

tourne vivement vers Bourrienne, alors son secrétaire intime, et, d'un ton presque gai, lui demande :

— Où croyez-vous que je battraî Melas ? Melas commandait en chef les forces que l'Autriche avait rassemblées en Italie.

— Ma foi ! général, je n'en sais rien, répond Bourrienne.

— Eh bien ! dépliez sur ce bureau ma grande carte d'Italie, je vais vous le faire voir.

Le secrétaire obéit. Napoléon se munit d'épingles à tête de cire rouge et noire, se penche sur l'immense carte, pique ses épingles, puis se relevant :

— Tenez, dit-il à Bourrienne qui l'avait regardé faire en silence, ce sera là.

— C'est possible, général, je le souhaite ; mais je ne comprends rien à ces épingles jalonées sur cette carte.

— Vous n'êtes qu'un grand nigaud, mon cher, répliqua le consul.

Et prenant l'épingle de Bourrienne, qu'il tira doucement, il ajouta :

— Regardez bien et suivez mon doigt : Melas est ici (il indiquait Alexandre) ; moi, je passe les Alpes par là (le grand Saint-Bernard) ; je tombe sur les Autrichiens qui se sont rapprochés de cette petite rivière (la Bormida), et je les bats complètement à cette place.

C'était le plan de la bataille de Marengo que Napoléon venait de tracer, et il avait dit vrai.

prise prochaine de tous les liens moraux qui nous rendent la France chère.

C'est donc avec bonheur que nous nous joignons à ceux de nos concitoyens qui vous ont déjà présenté leurs félicitations, pour vous souhaiter à vous et aux braves marins qui vous accompagnent une cordiale et hospitalière bienvenue au milieu de nous, et pour mettre à votre disposition tout ce qui pourra contribuer à rendre votre mission heureuse, agréable et surtout fructueuse.

P. R. LA FRENAYE, Prés. I. C.

Montréal, 28 juillet 1855.

A cette adresse M. de Belvéze répondit: MESSIEURS LES MEMBRES DE L'INSTITUT-CANADIEN.

Je me sens à l'aise en répondant à votre honorable adresse; il s'agit de sciences, d'arts et de belles lettres, dont le culte forme un des plus beaux titres d'honneur de la France, la vieille patrie de vos aïeux et des nôtres.

Les Canadiens, messieurs, seuls dans l'Amérique du Nord, ont toujours prétendu à une nationalité distincte, ils ont soutenu pour elle une glorieuse lutte, ils ont pensé à bon droit selon moi, que la destinée des peuples n'était pas toute entière dans le perfectionnement de la vie matérielle et qu'elle se manifestait aussi par les travaux de l'esprit.

L'Institut-Canadien a la mission de conserver cette tendance toute Française, et de l'autre côté de l'Atlantique, dans la patrie de Descartes, de Racine et de Bossuet, comme dans celle de Milton, de Shakespeare et de Newton, on y applaudit et on vous y encourage.

Cultivez, Messieurs, dans la jeune Amérique, le champ des œuvres de l'esprit; c'est par elles qu'un peuple est complet, et sans rien perdre de son aptitude au travail matériel, devient la tête et le cœur dans la société des hommes civilisés.

J'espère et je pense que ce rôle est réservé par la providence aux Canadiens, et c'est un grand honneur d'appartenir à l'Institut qui est l'instrument d'une si belle destinée.

La France littéraire et artistique connaît vos succès, et vous trouvez toujours son suffrage et ses encouragements pour tous vos travaux.

Veillez agréer, Messieurs, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le capitaine de vaisseau, chef de division, commandant la Capricieuse.

J. BELVESE.

Montréal, 28 juillet 1855.

Le soir M. de Belvéze et les officiers qui l'accompagnent, ainsi que 164 convives, se réunissaient au St. Lawrence Hall, pour assister à un splendide banquet. La table était présidée par l'hon. J. Yong, ayant à sa gauche son honneur le maire. MM. Dorion, Loranger et Starnes avaient été choisis comme vice-présidents.

Les santés suivantes ont été proposées au dîner:

- 1. A la Reine — discours de M. Young. 2. A l'Empereur des Français — discours de M. de Belvéze. 3. Au Gouverneur-Général — discours du col. Irvine. 4. A Mr. de Belvéze et aux Officiers de la Capricieuse — discours du Dr. Nelson. Aux Armées alliées — discours de M. Loranger. 6. A l'extension des relations commerciales. — 7. Aux Dames, — cette santé étant la dernière fut bue au milieu d'applaudissements.

Le lendemain, dimanche, M. de Belvéze et tous ses officiers ont assisté à la grand'messe, à la paroisse, qui a été célébrée par l'aumônier de la Capricieuse.

Lundi, les officiers français ont continué de visiter les principaux établissements publics de Montréal en compagnie de son honneur le maire et des conseillers municipaux.

Le lendemain, mardi, Mr. Hodge, du Grand-Tronc, ayant organisé un voyage pour visiter les immenses travaux de cette compagnie, les hôtes distingués que possédait la ville de Montréal, se sont embarqués à La-

chine, sur le Beaver, pour se rendre à Ste. Anne, visiter le magnifique pont tubulaire en voie de construction, et qui doit être terminé en décembre prochain. En revenant les touristes mirent pied à terre à la Pointe-Claire et visitèrent les carrières où le Grand-Tronc tire les gigantesques blocs de pierre qui servent à la construction du Pont Victoria.

En passant à Caughnawaga, le Beaver fit une nouvelle halte, et sur l'invitation de M. le curé, M. de Belvéze et ses compagnons furent présentés aux chefs et aux aborigènes réunis, et fut accueilli par eux comme le représentant de leur père d'autrefois, le roi des Français.

Cette visite terminée, et comme il s'agissait de passer les rapides, un pilote monta à bord, pour opérer cette descente périlleuse, qui parut causer la joie la plus vive aux marins de la Capricieuse.

Quelques minutes après le vapeur arrivait au Pont Victoria, où les travaux, ainsi que les ateliers de la Pointe St. Charles ont été visités en détail par M. de Belvéze, son honneur le maire et plusieurs autres passagers. Cette tâche accomplie, ces messieurs montèrent dans des voitures qui les ramenèrent à Montréal.

LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE.

Vendredi, 3 Aout 1855.

La Patrie, journal du soir, contenait, dans son numéro du 31 juillet un article sur la proscription exercée par le supérieur du Collège de St. Hyacinthe contre le Courrier. Quoique la Patrie, journal du soir, nous avertisse qu'elle "a parlé d'elle-même et sans y être autorisée," nous sommes moralement sûr, que l'article de la Patrie, journal du soir, a été écrit ou du moins suggéré par la direction du Collège de St. Hyacinthe; et tant que la direction du Collège de cette ville n'aura pas désavoué le postscriptum de la correspondance signée: "Un Ancien élève du Collège de St. Hyacinthe," qui a paru dans la Patrie, journal du soir, — et le dernier article du même journal, nous continuerons à regarder la direction du Collège de St. Hyacinthe comme responsable de ce postscriptum et de cet article.

Pour montrer à nos lecteurs quelle bonne foi on met à nous répondre devant le public, nous citons le commencement de l'article de la Patrie, journal du soir: —

"Le Courrier de St. Hyacinthe, contient un article de quatre colonnes intitulé "une proscription" destiné à jeter de l'odieux sur le florissant "Collège de la même ville, parce qu'il a plu aux directeurs de cette institution de faire publier le compte rendu de leurs exercices littéraires et les listes des prix accordés à leurs élèves, sur un papier-nouvelle de Montréal, au lieu de les faire publier sur le Courrier."

Nos lecteurs savent très bien que le Courrier n'a jamais jeté de l'odieux sur le florissant Collège de St. Hyacinthe. C'est la direction du Collège de St. Hyacinthe qui a essayé de jeter de l'odieux sur le Courrier en le proscrivant du Collège. La Patrie, journal du soir, dit ensuite que le Courrier a publié son article intitulé "Proscription," parce que la direction du Collège de St. Hyacinthe a fait publier le compte rendu de ses exercices littéraires dans un journal de Montréal. Ceci est complètement faux, et manifestement absurde; le Courrier a publié son article intitulé "Proscription," parce que la direction du Collège le proscrivait à cause de ses opinions politiques.

— Très souvent. — Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle. — Mais... c'est un homme... comme un autre. — Parhen! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime: je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat. — Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?... — C'est possible! — Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je... — Je voudrais interrompre Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille: c'est au sujet d'une injustice à réparer. — Et... cette injustice... — Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant. — Ah! pardon, citoyenne, fit à son tour l'inconnu; c'est que vous m'inspirez une certaine confiance... — Voilà! vous voulez savoir qui est-ce qui l'a couvé et qui est-ce qui l'a pondu, n'est-ce pas? Eh bien! moi, fait, je ne vous

L'article de la Patrie, journal du soir, nous apprend que "la position des directeurs du Collège de St. Hyacinthe ne leur permet pas d'entrer officiellement en discussion avec un journal." Nous ne voyons pas comment la position de ces messieurs les empêche de répondre officiellement à un journal, quand ils se mêlent officiellement de politique dans leur établissement. Au reste, si la position de ces messieurs ne leur permet pas de répondre officiellement à un journal, leur position devrait encore bien moins leur permettre de laisser un journal dire des faussetés à leur avantage et pour leur propre compte, contre un autre journal.

L'article de la Patrie, journal du soir, continue ainsi:

"Le Courrier de St. Hyacinthe se montre singulièrement affecté de ce que le correspondant qui nous a adressé la lettre en question, s'est adressé ailleurs que chez lui, et de ce qu'il en a donné les raisons dans un postscriptum de sa correspondance, "raisons qui doivent être bien vraies pour avoir soulevé un tel orage de colère chez le Courrier et l'avoir fait sortir de sa diplomatie ordinaire."

Le Courrier ne s'est pas le moins du monde affecté de ce que la direction du Collège de St. Hyacinthe accordait ses faveurs à un journal de Montréal, plutôt qu'à lui; il s'est seulement affecté de voir que la direction de notre Collège le proscrivait à cause de ses opinions politiques, et que la direction de ce Collège publiait ou laissait publier de fausses insinuations contre lui. Et ce qui nous affecte encore aujourd'hui, c'est de voir que la Patrie, journal du soir, dans l'article auquel nous répondons et qui porte le même caractère officiel que la correspondance de l'"Ancien élève," nous accuse d'avoir "élaté en orage de colère," contre la direction du Collège de St. Hyacinthe. Nous laissons au public à dire si notre article intitulé "Proscription" était un article de colère.

L'article de la Patrie, journal du soir, essayant ensuite de justifier les insinuations calomnieuses contenues dans le postscriptum de la correspondance d'un "Ancien élève," s'exprime ainsi:

"Il est vrai que le postscriptum contient quelques vérités un peu dures; mais le Courrier ne se les est-il pas légitimement attirées par son silence complet au sujet d'un des faits les plus intéressants qui se soient passés à St. Hyacinthe, dans le cours de la dernière année. Le Courrier qui n'est pas surchargé d'une trop grande abondance de nouvelles locales, ne devait-il pas s'empresser de rapporter dans tous leurs détails les diverses séances, ou du moins la séance finale des exercices littéraires du collège de St. Hyacinthe?"

Ainsi, selon la Patrie, journal du soir, le Courrier s'était légitimement attiré les vérités un peu dures contenues dans le postscriptum de la correspondance d'un ancien élève, parce qu'il ne s'était pas empressé de rapporter dans tous leurs détails les diverses séances, ou du moins la séance finale des exercices littéraires du Collège de St. Hyacinthe. Mais quelles sont ces vérités un peu dures que le Courrier s'est attirées légitimement pour n'avoir pas rapporté dans tous leurs détails les exercices littéraires du Collège de cette ville? Voici un échantillon de ces vérités un peu dures:

"Le pauvre Courrier est si contumier d'injures et de dénigrement, qu'il ne sait pas adresser un seul mot d'éloge à ceux qui en mériteraient un peu. Déprécier les Canadiens — Français, vanter le Haut-Canada à

outrance, réfléter les journaux de la "couleur la plus écarlate, voilà son métier. C'est pitoyable!"

Il nous semble que le Courrier ne méritait pas qu'on adressât à un journal de Montréal des vérités aussi dures contre lui, parce qu'il ne s'était pas empressé de publier tous les détails de la fête littéraire du Collège. Les directeurs du Collège savent très bien que le Courrier a toujours publié avec empressement tout ce qu'ils lui ont demandé de publier dans l'intérêt de leur établissement; et ces messieurs n'avaient aucune raison de douter de la bonne volonté et de l'empressement du Courrier dans cette dernière occasion. De plus, l'éditeur du Courrier, ayant en une affaire à traiter le jour de la distribution des prix, avec un des directeurs du Collège, il l'avait informé par une lettre qu'il lui était impossible, pour une cause qu'il spécifiait, d'aller le voir ce jour-là. La direction du Collège devait donc supposer que si le Courrier n'avait rien dit de la distribution des prix, c'était seulement parce que l'éditeur de ce journal n'avait pas pu assister à cette cérémonie, et non parce qu'il ne voulait jamais mentionner en bien un établissement conduit par le clergé. Ces mots que nous soulignons se trouvent dans l'article de la Patrie, journal du soir, ils montrent quelle est la haine que l'on porte au Courrier et combien on veut le calomnier. — La Patrie, journal du soir, nous informe que "nulle invitation n'a été envoyée à personne pour la fête littéraire du Collège," et ajoute que nous n'avions pas raison de nous excuser de n'avoir pas assisté à cette fête en disant que nous n'avions pas été invité. Depuis l'établissement du Courrier, on nous a toujours invité à assister à la distribution des prix du Collège. Avant que la Patrie, journal du soir, nous l'eût appris, nous ne savions pas que la direction du Collège avait abandonné la coutume des invitations. Nous étions donc en droit de donner la raison que nous avons donnée, surtout après avoir lu les injures et les calomnies que l'on a écrites dans la Patrie contre le Courrier. — La preuve que le Courrier aurait publié très volontiers tout ce que les directeurs du Collège pouvaient avoir à lui communiquer sur sa fête littéraire, c'est que, malgré tout ce qu'ils ont fait et écrit depuis contre lui, il a publié la liste des prix accordés aux élèves de ce Collège. Mais c'était un parti pris, de la part des directeurs du Collège de St. Hyacinthe, de saisir la première occasion qui se présenterait, pour faire la guerre au Courrier, à cause de sa politique. Le Courrier n'a rien écrit, rien publié qui méritât la guerre qu'on lui a déclarée. Jusqu'ici, les directeurs du Collège de St. Hyacinthe ne lui ont encore rien reproché, rien qui pût justifier leur conduite à son égard. Et quand même le Courrier aurait publié quelque chose de répréhensible, ce n'aurait pas été une raison pour le traiter comme on l'a traité; on aurait dû lui donner au moins un avertissement. Le Courrier s'est toujours conformé aux observations que ces messieurs lui ont faites plusieurs fois par rapport à ses morceaux de littérature et à ses articles sur les affaires étrangères. Il n'y a que sur sa politique canadienne que le Courrier n'a jamais écouté aucune observation, aucun avis. Il a toujours été indépendant de ce côté-là; et plutôt que de perdre son indépendance politique, il aimerait mieux jeter ses caractères et ses presses dans la rivière de St. Hyacinthe.

"Nous ne discuterons pas ici le passé du Courrier, dit encore l'article de la Patrie, journal du soir. La car-

rière du Courrier est connue et ses écrits parlent par eux-mêmes." Certainement, messieurs de la Patrie, les écrits du Courrier parlent par eux-mêmes. Discutez-les donc, si vous y trouvez quelque chose à répondre. Discutez-les; c'est ce que nous vous demandons. La Patrie, journal du soir, accuse le Courrier de "s'être jeté dans le courant des idées rouges, et de suivre à pleines voiles le torrent de ces dangereuses doctrines." Il n'y a pas trois mois, la Patrie, journal du soir, accusait déjà le Courrier d'être rouge, et par conséquent de prêcher des doctrines dangereuses. Le Courrier a fermé la bouche à la Patrie sur ce point. Pour nous donner occasion de la lui fermer une seconde fois, nous sommes la Patrie, journal du soir, de publier les passages du Courrier qui renferment des doctrines dangereuses. La Patrie, journal du soir, accuse le Courrier d'avoir attaqué "l'établissement du Collège de St. Hyacinthe." C'est encore une accusation dénuée de tout fondement, et que la Patrie, journal du soir ne saurait prouver par une seule ligne du Courrier. Nous avons protesté devant le public contre la proscription dont le supérieur du Collège de St. Hyacinthe a frappé le Courrier, à cause de ses opinions politiques; mais nous n'avons jamais dit un mot contre l'établissement du Collège de St. Hyacinthe. Au reste, le Collège de St. Hyacinthe est un établissement public; la Patrie, journal du soir, voudrait-elle nous nier le droit de dire ce que nous en pensons, quand nous en trouverons l'occasion?

Le Québec Mercury nous apprend que des ordres ont été donnés aux divers employés des départements publics de se préparer à partir pour Toronto, le 15 octobre prochain.

"sons comme principe général, que ceux qui sont à la tête d'une maison d'éducation doivent prendre un soin tout particulier de ne laisser arriver dans les mains de leurs élèves que des journaux ou des livres dont les principes soient sains en religion, en morale et en politique." Oni, en morale et religion, les personnes qui sont à la tête de nos maisons d'éducation, sont les maîtres d'exercer la surveillance qu'il leur plaît d'exercer, mais en politique, non! Tout ce que les directeurs d'un collège peuvent faire, c'est d'interdire à leurs élèves tous les journaux politiques; mais s'ils en permettent un, ils doivent les permettre tous, et n'en exclure aucun pour cause de politique. Un père lui-même, tout désireux qu'il peut être de voir son enfant adopter ses idées politiques, serait répréhensible de pousser son désir jusqu'à interdire à son enfant la lecture d'un journal dont il ne partage pas les opinions politiques; un directeur de collège aura-t-il sur ses élèves un droit qu'un père n'a pas sur ses enfants? Nous trouvons ce principe aussi odieux que tyrannique et contraire à la liberté individuelle que possède tout être raisonnable. Et c'est pour cela que nous avons protesté et que nous protestons encore contre le droit que s'arroge le supérieur du Collège de St. Hyacinthe, en proscrivant le Courrier à cause de ses opinions politiques.

Nous nous serions cru coupable devant nos concitoyens, si nous n'avions pas dénoncé dans nos colonnes l'acte injuste qui frappe le Courrier, et qui ne tend à rien moins qu'à faire du Collège de St. Hyacinthe une école de partisans politiques.

Qu'on interdise la lecture de tous les journaux politiques au Collège de St. Hyacinthe; ou qu'on y permette la lecture du Courrier. La justice et la raison le veulent ainsi.

Le Québec Mercury nous apprend que des ordres ont été donnés aux divers employés des départements publics de se préparer à partir pour Toronto, le 15 octobre prochain.

Au Journal le Canadien.

Voici véritablement du nouveau; l'éditeur du Courrier est appelé à former un ministère par le Canadien! Votre invitation est-elle officielle, MM. du Canadien? Quand nous serons appelés officiellement à nous choisir des collègues, nous vous ferons savoir qui nous aurions mis à la place de M. Chauveau, et ce que nous aurions fait de ce bon M. Chauveau.

A la première session du Conseil Municipal de la paroisse de St. Ephrem d'Upton, tenue en la dite paroisse, le 31 juillet dernier, Benjamin Ouimet, Ecuyer, a été unanimement élu maire de la dite municipalité. Le conseil ne pouvait faire un meilleur choix que celui-ci de M. Ouimet. Ses connaissances et son habitude des affaires le rendent très propre à remplir cette charge, surtout dans un moment où notre nouvelle loi municipale a besoin d'être bien comprise pour fonctionner à l'avantage de tous.

M. Joseph Duhamel, a été nommé Secrétaire-Trésorier de la dite municipalité.

EXHIBITION PROVINCIALE. — Nos lecteurs sont priés de faire attention à l'annonce de l'Exhibition Provinciale, Agricole et Industrielle qui doit se tenir à Sherbrooke, les 12, 13 et 14 septembre prochain. Comme les entrées doivent être faites avant le 1er sep-

— Ne vous empotez pas, citoyenne cantinière, ne vous empotez pas, fit le petit homme en s'arrêtant et en se croisant les mains sur le dos; mieux que personne, j'aime à vous voir rendre justice aux braves, et je serais fâché de vous mettre en colère, d'autant mieux que nous sommes du même avis.

— C'est que, voyez-vous, citoyen, quand on ne rend pas à César ce qui appartient à César ça me met hors de moi. Maintenant, dites-le-moi sans gloser, qu'est-ce que vous fricotez à l'armée de réserve, vous?

— Je suis attaché aux subsistances militaires.

— Je m'en doutais; vous êtes dans les riz-pain-sel, et cependant vous n'en êtes pas plus gras pour cela... C'est qu'apparemment vous ne vous êtes pas encore engraisés ou métiés; car, pour parler à mots couverts, vous êtes maigre comme un pur coucou; mais ne vous pressez pas, ça viendra, vous grossirez comme les autres, la partie est bonne.

— Croyez-vous?

— Pardi! si je le crois. Depuis bientôt huit ans que je suis au service, j'ai vu beaucoup de ces gens-là arriver à l'armée sans souliers, et s'en retourner en voiture. Oh! il n'y a rien tel que le métier de riz-pain-sel pour engraisser. Dites-moi, citoyen, vous devez avoir rencontré quelquefois le Petit-Caporal, vous?

— Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme... comme un autre.

— Parhen! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime: je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?... — C'est possible!

— Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je...

— Je voudrais interrompre Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille: c'est au sujet d'une injustice à réparer.

— Et... cette injustice...

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Ah! pardon, citoyenne, fit à son tour l'inconnu; c'est que vous m'inspirez une certaine confiance...

— Très souvent.

— Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme... comme un autre.

— Parhen! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime: je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?... — C'est possible!

— Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je...

— Je voudrais interrompre Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille: c'est au sujet d'une injustice à réparer.

— Et... cette injustice...

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme... comme un autre.

— Parhen! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime: je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?... — C'est possible!

— Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je...

— Je voudrais interrompre Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille: c'est au sujet d'une injustice à réparer.

— Et... cette injustice...

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme... comme un autre.

— Parhen! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime: je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?... — C'est possible!

— Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je...

— Je voudrais interrompre Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille: c'est au sujet d'une injustice à réparer.

— Et... cette injustice...

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

— Eh bien! quel homme est-ce? Je ne l'ai pas encore envisagé, moi qui vous parle.

— Mais... c'est un homme... comme un autre.

— Parhen! je crois bien qu'il n'a ni la queue d'un lézard ni les ailes d'une chauve-souris. Quand je vous demande quel homme c'est, je m'exprime: je veux dire s'il est accessible, juste et avenant envers le sexe et le soldat.

— Les siens le regardent comme leur père, et les fournisseurs comme leur ennemi. Est-ce que, par hasard, vous auriez quelque chose à demander au premier consul?... — C'est possible!

— Eh bien! contez-moi cela, peut-être pourrais-je...

— Je voudrais interrompre Marguerite, lui couler deux mots dans le tuyau de l'oreille: c'est au sujet d'une injustice à réparer.

— Et... cette injustice...

— Citoyen, vous êtes bien curieux, ce me semble! dit la cantinière en fixant dédaigneusement ses grands yeux noirs sur la personne de l'étranger, dont le regard avait quelque chose d'imposant.

